

leur cœur: Qui est celui-ci, qui même remet les péchés? Mais lui dit à la femme: Votre foi vous a sauvée: allez en paix.» (Luc VII, 37-50.)

O Christ Jésus! Vous êtes Dieu! Vous êtes père! et cette pauvre pécheresse est votre fille, votre fille aimante et bien-aimée. Le rayon du soleil en tombant sur la boue du chemin n'est pas souillé: le Fils de Dieu non plus par les larmes et les baisers d'une pécheresse. C'est elle qui se purifie au contact du soleil de justice. Elle se baigne dans sa sainte lumière, et ses propres larmes; elle ne se rassasie pas de sanctifier ses lèvres et ses cheveux, souillés par la vanité et la volupté, en baisant les pieds de son Dieu, et en les essuyant de sa chevelure: elle croit à sa divinité, et du fond de l'âme, elle lui dit: Rabboni, je t'adore! Jésus le sait bien, et il le lui dit: *Votre foi vous a sauvée; allez en paix.* Le père n'avait pas ainsi accueilli Magdeleine, sa fille repentante; s'il n'avait été qu'un homme, ne fût-ce que par respect humain, il l'aurait repoussée du pied. Mais nous, Seigneur, si par impossible vous en aviez usé de la sorte envers cette pénitente qui éclatait en sanglots en vous baisant les pieds, nous nous serions demandé pourquoi, à ce moment-là, vous vous seriez montré homme comme nous: en nous la raison affaiblie par le péché d'origine, ne sait plus, hélas! commander à sa sensibilité. Les esprits n'en ont pas, et l'Homme-Dieu était maître de la sienne.

En souvenir de votre bonté pour Magdeleine, ô Christ! nous aussi, nous vous baisons les pieds; vos pieds sacrés, qui seront percés de clous et attachés à la croix, pour notre salut.

C'est ici le moment de faire observer que pareil spectacle ne s'était jamais vu dans l'antiquité: un pécheur aux pieds d'un homme qui lui dit: vos péchés vous sont remis. — Mais, c'est Dieu qui est offensé par le

péché, il appartient donc à Dieu seul de les pardonner? Il en est ainsi; mais le Christ est Dieu, en même temps qu'homme, et c'est comme Dieu qu'il absout; et ses ministres, en leur temps, remettront les péchés au nom de Dieu; c'est pourquoi on les appellera: *Ministres de Dieu.*

Jésus n'a pas exigé de Magdeleine une confession publique, détaillée: il savait tout, sans qu'on le lui dise, et lisait à découvert dans l'âme de la pécheresse, pour y voir ses fautes, sa foi et son repentir, uni à une charité ardente.

La confession est un bienfait infini dont le cœur du Christ a consolé la terre. Pour ceux qui ne veulent vivre qu'en dehors d'eux-mêmes, elle n'a aucun prix; mais les hommes sérieux, qui entendent vivre de la vie intime, ceux-là ont besoin comme Magdeleine d'entendre ces paroles que le prêtre murmure tout bas à l'oreille: *Vos péchés vous sont remis...* Soyez en paix. Notre divin Sauveur ne nous refusera pas cette institution, et le sacrement de pénitence, que nous devons à sa bonté divine, changera en larmes d'une douceur incomparable, les larmes amères du péché; par lui, les remords feront place à la paix.

## X.

### L'HUMILITÉ PRÉCÈDE LA GLOIRE.

L'Esprit-Saint a dicté à l'auteur des Proverbes, cette parole: *Gloriam præcedit humilitas*: l'Humilité précède la gloire, et nul n'a voulu se soumettre à cette loi plus parfaitement que l'Homme-Dieu. Il s'était préparé à la gloire de son apostolat, en passant par l'humiliation de

la crèche, de l'exil, et l'atelier de Nazareth, où il travailla de ses mains, comme un simple artisan jusqu'à l'âge de trente ans ; aujourd'hui, depuis les confins de la Judée, jusqu'à Tyr et Sidon, et au delà, son nom est célèbre. Bientôt la terre entière l'entendra célébrer par la bouche des Apôtres. Jésus veut se préparer à ce règne universel par l'humiliation : La gloire ne doit venir qu'après l'humilité. Désormais, notre divin Sauveur permettra que se forme le parti haineux, qui doit grandir, triompher, et, finalement, le faire mourir. C'est ce que nous allons voir au cours de cette étude rapide sur l'Évangile. Quelle leçon plus salutaire nous pouvait donner le Sauveur, à nous fils d'Adam, qui voulut arriver à la gloire infinie, sans passer par l'humilité et l'obéissance ?

## XI.

### LA PAROLE DE DIEU EST UNE SEMENCE.

Saint Luc, après avoir rapporté en son chapitre septième, la résurrection du jeune fils de la veuve de Naïm, et le fait de Marie-Magdeleine, commence son chapitre huitième, en disant : « Il arriva ensuite que Jésus parcourait les villes et les villages, prêchant et évangélisant le royaume de Dieu. Les douze apôtres étaient avec lui, et aussi quelques femmes qui avaient été délivrées des esprits malins et de maladies. Marie, qu'on appelle Magdeleine, de laquelle sept démons étaient sortis ; et Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, et Suzanne et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens. »

Comme on le voit, le Maître ne voulait être à charge

à personne. Il évitait aussi de laisser ses apôtres privés des soins ordinaires de la vie ; c'est pourquoi il permettait à certaines personnes de s'attacher à son service et à celui des apôtres, comme l'auraient fait des mères et des sœurs. Nul d'eux ne portait d'argent sur soi : Juda seul gardait le petit trésor de la communauté apostolique, que dirigeait Jésus lui-même. Nul ne s'étonnait de cette manière de voyager et de vivre : c'est ainsi que les docteurs avaient coutume de faire eux-mêmes, dans le pays de Judée.

Notre-Seigneur donc, après avoir évangélisé les villes et les bourgades de la Galilée, reprit le chemin de Capharnaüm. Sa renommée grandissait, enthousiasmant les bons, et irritant les méchants : *qui agit mal, hait la lumière*. Déjà un parti se formait en secret, et se révélait en public, par des murmures, des objections, des paroles injurieuses. On sentait çà et là l'opposition, au sein même des plus grands triomphes du Maître. C'est ainsi qu'après avoir guéri un possédé aveugle et muet, qu'on lui amena dans sa maison, les pharisiens troublèrent le concert général de louanges, que ce miracle avait provoqué, en disant : « Il ne chasse les démons qu'au nom de Béezzebub, prince des démons. » Ses cousins eux-mêmes, fils d'Alphée, sans doute par crainte du Sanhédrin, qui se montrait hostile à Jésus, disaient qu'il était fou, et voulaient l'enfermer. Jésus avec l'autorité divine de sa parole, les confondit tous. C'est là qu'il fit entendre cette mémorable sentence : *Tout royaume divisé en lui-même périra* ; et qu'il fit comprendre cette vérité, que quand il s'agit de combattre contre Dieu, l'enfer et ses suppôts, si divisés qu'ils soient, savent s'unir. C'est là aussi qu'il prononça ces mots d'une profondeur insondable : — On lui annonçait la présence de sa mère et de sa famille. — Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ? puis montrant de la

main ses disciples : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » (Matth. XII, 48.)

En effet, l'Amour divin renferme tous les amours, et lorsque Dieu aime une âme, il l'enveloppe, en quelque sorte, de sa dilection infinie. Elle y vit et elle y demeure. Ne dira-t-il pas un jour : Demeurez dans ma dilection : *Manete in dilectione mea*. Cet océan infini de l'amour divin où l'âme sera plongée, et nagera librement, comme le poisson dans les eaux profondes de la mer, c'est le ciel. Vous qui ne comprenez pas ainsi ce que c'est qu'aimer, non, vous n'avez pas en vous le vrai idéal de l'amour.

On dirait que pour en avoir une image, Jésus sortit de sa demeure, et s'en alla sur le bord de la mer de Galilée.

« Ce jour-là, dit saint Matthieu, Jésus sortant de la maison, s'assit près de la mer. Et de grandes multitudes s'assemblèrent autour de lui ; de sorte que montant dans une barque, il s'assit, et toute la multitude resta sur le rivage. Et il leur annonça beaucoup de choses en paraboles, disant : Voilà que celui qui sème sortit pour semer ; et pendant qu'il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin ; et les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent. Une autre partie tomba dans des endroits pierreux, où il n'y avait que peu de terre et elle leva aussitôt, parce que la terre ne présentait pas de profondeur ; mais le soleil paraissant, elle fut brûlée ; et comme elle n'avait point de racine, elle sécha. Une autre tomba dans une bonne terre, et les grains donnèrent leurs fruits ; l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » (Matth. XIII, 4-9.)

Le grand Semeur, c'est Jésus, qui a jeté sa parole, à

pleines mains, à travers les champs de la Galilée, de la Samarie et de la Judée. Le souffle de l'Esprit-Saint l'a répandue sur toute la terre, et elle a pris racine dans toutes les contrées, rapportant des fruits d'une façon différente, suivant le sol où elle tombait. L'orient et l'occident l'ont reçue dans leur sein ; mais l'occident, où la terre est profonde, semble l'avoir mieux gardée jusqu'ici. De toutes parts, en effet, la parole de Dieu y a germé et produit des ordres religieux, gloire de l'Église ; des associations d'hommes et de femmes à l'infini ; des institutions de charité et des œuvres innombrables ; elle y a multiplié les disciples de Jésus-Christ par millions : l'occident évangélise de nos jours l'orient, où le soleil a brûlé la semence, d'un côté, tandis que d'un autre, les épines du vice ont tout étouffé. Jésus instruisait son auditoire, où son regard divin discernait toutes sortes d'âmes, qu'il peignait dans sa parabole ; mais pour lui, l'horizon était sans limites. Il voyait tout à découvert, et son œil contemplait alors, non la carte du monde seulement, mais le monde entier. Il voyait les semeurs eux-mêmes, qu'il devait susciter à la terre après lui ; la fidélité de tous et de chacun, ou son infidélité à sa divine parole.

Quel spectacle pour le Fils de Dieu ! Pour nous quel sujet d'admiration, après dix-neuf siècles ! Car, c'est un fait grand comme le monde : l'humanité a trouvé la vie dans la parole de Dieu, pain de l'âme ; et quand une nation ne l'a pas mangé, cet aliment tombé des lèvres du Christ, elle est restée dans la mort intellectuelle ; tandis que le peuple, qui s'en nourrissait, devenait grand par sa foi, son génie et ses mœurs. Là où la parole de Dieu germe, croît, fleurit et porte des fruits, là est la vie : ailleurs la mort. Et si un peuple civilisé par elle, la méprise et la rejette, bientôt on le voit re-devenir ce qu'il était, c'est-à-dire sauvage. Alors la

nature reprend chez lui ses droits, et les épines reçoivent l'ordre d'en haut d'envahir cette région. Telle nous apparaît aujourd'hui la pauvre Afrique du nord, autrefois si chrétienne et si prospère : le soleil y a brûlé la semence divine.

Eh bien ! nous le demandons : celui qui a dit toutes ces choses, qui les a faites et les fait chaque jour au moyen de sa parole, prêchée à chaque instant par des centaines de mille prédicateurs, prêtres ou laïcs, depuis le Pape, qui parle du haut de la Chaire apostolique, jusqu'à la plus humble des mères chrétiennes, berçant sur ses genoux son petit enfant, cet homme, n'est-il qu'un homme ? C'est l'Homme-Dieu, qui nourrit ainsi du pain de sa parole l'âme humaine, comme le Père des cieux nourrit de son froment le corps, uni à l'âme. Ils ne sont qu'un, en Essence, quoique distincts comme Personnes.

Il faut lire ce chapitre xiii<sup>e</sup> de saint Matthieu, d'un bout à l'autre, pour se convaincre qu'en développant, comme nous venons de le faire, la pensée de Jésus, nous n'exagérons rien. Au contraire, nous l'amoin-drissons. En effet, Notre-Seigneur, répondant à ses disciples qui lui disaient : « Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ? » leur expliqua ce qu'il faut entendre par semeur et par semence tombant en divers endroits. Puis il leur proposa la parabole dans laquelle apparaît l'homme ennemi, qui jette l'ivraie dans le champ du père de famille, pendant la nuit : image de l'Église sur la terre ; et encore la parabole du grain de sénevé, se transformant en arbre immense, autre image de l'Église ; enfin la parabole du levain, qui fait fermenter la pâte, comme la parole soulève l'humanité jusqu'aux régions de la vertu, jusqu'au ciel. Et Jésus finit en disant : « Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme. (C'est le nom qu'il se donnait souvent.)

Le champ, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les enfants du royaume ; et l'ivraie, ce sont les enfants du Mauvais. L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon. La moisson, c'est la consommation du siècle ; et les moissonneurs, ce sont les Anges. Comme on arrache l'ivraie, et qu'on la brûle dans le feu ; ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité ; et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là seront les pleurs et les grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

Pour ressusciter le fils de la veuve de Naïm, il a fallu la puissance divine, maîtresse de la vie et de la mort : pour donner au monde la parole de l'Évangile, et par avance, en dépeindre l'histoire et les fruits dans le monde, à travers les siècles, la prescience et la sagesse de Dieu sont nécessaires. Le nier, c'est mentir à la vérité et pécher contre le Saint-Esprit, qui a recueilli les paroles du Fils de l'homme, pour les suggérer aux Évangélistes.

## XII.

### JÉSUS MULTIPLIE LES MIRACLES.

Pour répondre à ses ennemis, qui s'efforçaient de détourner les foules de l'audition de la parole Sacrée, source de lumière et d'amour pour les âmes, Jésus multipliait les miracles.

C'est ici, en effet, qu'il faut placer la tempête du lac de Génésareth, apaisée d'un seul mot ; (Luc VIII, 22.)

la guérison du possédé, qui errait sur la rive orientale du lac, marchant nu et couchant dans les sépulcres ; la résurrection de la fille de Jaïre, à Capharnaüm ; la guérison d'une femme, qui depuis douze ans, avait un flux de sang ; il suffit à cette malheureuse de toucher Jésus-Christ, pour être guérie.

Que d'instructions dans cette tempête, qui soulève la barque, où est l'Église avec Jésus !

Elle ne peut périr.

Et ce possédé, ne représente-t-il pas le pauvre genre humain, dépouillé de sa justice originelle, errant à travers le monde pour y chercher le repos, et s'en allant le chercher dans le sépulcre, c'est-à-dire dans le péché, où il s'endort ? Seul Jésus peut le guérir, s'il tombe à ses genoux.

Et cette enfant de douze ans, qui se meurt, à un âge si tendre, ne nous indique-t-elle pas les ravages que la volupté exerce jusque dans l'adolescence, et dont l'amour de Jésus-Christ seul peut guérir la jeunesse ?

Enfin, cette femme fatiguée, épuisée par la perte de son sang, qui s'efforce de toucher Jésus, ne nous apprend-elle pas la puissance de la foi et la vertu renfermée dans le corps sacré du Sauveur, que chacun de nous peut recevoir dans son sein, par la communion ? Le Maître ne fait pas ces miracles par ostentation ; mais pour nous éclairer. Tantôt, il instruit par sa parole, tantôt par ses actes ; il savait bien aussi que toutes ces choses, faites et dites sur les rivages de la mer de Galilée, auraient un écho dans le monde entier, et jusqu'à la fin des siècles, pour l'instruction et le charme de tous les amis de la vérité.

Après avoir opéré tous ces prodiges, le Sauveur quitta Capharnaüm, et prit le chemin de Nazareth, où sa vie s'était passée. Il allait offrir de nouveau le salut aux Nazaréthains, ses compatriotes. Ils admirèrent sa

doctrine, se demandant d'où lui venait cette sagesse ; ils virent les miracles qu'il opéra sur les malades ; mais leur âme ne s'ouvrit pas à la vérité. Il quitta dès lors, sa ville, pour n'y plus revenir, s'attristant, comme il est naturel à tout cœur ami de son pays, de le voir obstiné dans son aveuglement, et redisant ces paroles : *Ce n'est que dans son pays, dans sa maison, dans sa famille, qu'un prophète est méconnu.* Cette cité, qui avait voulu naguère jeter Jésus dans un précipice, restait sans doute sous l'impression des sentiments qui l'avaient poussée à ce crime, et, au lieu de se repentir, elle s'endurcissait dans ses égarements. Jésus pouvait bien guérir ses malades, parce que la nature lui obéissait aveuglément : il n'en était pas de même des âmes. Étant libres de choisir entre le bien et le mal, elles abusaient de leur liberté, fermant les yeux à la vérité, et leur cœur à l'amour du bien. Jésus n'avait plus qu'à pleurer sur Nazareth, comme bientôt il pleurera sur Jérusalem, la ville déicide. Il partit.

### XIII.

#### JÉSUS FORME SES APÔTRES A L'APOSTOLAT.

Le divin Maître, depuis bientôt deux ans, prenait avec lui les Apôtres qu'il avait choisis, et que nous avons nommés, afin de les former à l'apostolat, qu'ils devaient exercer dans le monde, après la venue du Saint-Esprit sur eux, d'une manière solennelle, au jour de la Pentecôte. Disciples jusque-là, ils voyaient et entendaient Jésus. Quel professeur de dogme et de morale, et de toute science, et de toute vertu ! Quel séminaire ! Quelles leçons !

Arrivé à la fin de sa seconde année de vie publique, Notre-Seigneur voulut que les Douze se livrassent à un exercice préparatoire à leur future mission. Il venait, au sortir de Nazareth, de parcourir une fois encore « toutes les villes et les villages de la Galilée, enseignant dans leurs synagogues et prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute langueur et toute infirmité. Or, voyant ces multitudes, il en eut pitié, parce qu'ils étaient accablés de maux et couchés comme des brebis sans pasteur. Sur quoi il dit à ses disciples : La moisson est grande, en vérité ; mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour la recueillir. » (Matth. ix, 35-38.)

Cette compassion pour ces multitudes délaissées et malheureuses révèle bien en Jésus un cœur de père, tout brûlant de l'amour infini des âmes, et aspirant à les sauver. S'il n'avait été qu'un homme, Jésus n'aurait songé qu'à lui-même et au triomphe de sa propre cause. Il voyait un parti se dresser contre lui : profitant de sa popularité, il se serait rué avec les foules contre lui, et l'aurait écrasé bientôt. Ainsi aurait pensé et agi un homme, un Alexandre. Quelle distance entre ce conquérant incomparable et Jésus ! Jésus aussi marche à la conquête du monde ; mais c'est le monde des âmes qu'il veut vaincre, en l'éclairant aux clartés célestes de la vérité et de la vertu ; il veut que la terre se taise devant lui ; mais pour devenir libre en pratiquant sa parole ; il entend fonder un empire universel, comme le fils de Philippe, et le partager entre ses Apôtres ; il exécutera son plan, son empire fondé n'aura jamais de fin, tandis que celui d'Alexandre disparut presque avec lui.

Le vainqueur des Perses et des Mèdes voulut se faire adorer, comme un Dieu ; il n'était pas maître

de lui, comme un sage mortel ; et il fut humilié au bout de ses triomphes. La grandeur qui s'attache à son nom est voilée de ses faiblesses, et teinte du sang que sa main versait au sein de ses débauches : celle de Jésus est sans tache, surhumaine, divine. Aucune grandeur ne peut lui être comparée ; et lorsque nous contemplons cet homme mystérieux qui, à trente-trois ans, prend possession de la terre et des siècles à jamais, en mourant sur une croix, nous tombons à genoux devant Lui, en nous écriant : Vous, Seigneur, vous êtes vraiment Dieu ! Alexandre, en se disant fils de Jupiter, parlait ainsi dans un élan de son génie orgueilleux ; mais Vous, O Jésus, vous n'usurpez, ni le nom, ni la puissance de Dieu ; vous êtes son Fils. Alexandre, fils d'un homme, ne pouvait être qu'un homme : vous, fils de Dieu, vous êtes Dieu, puisqu'un fils est toujours de la même nature que son père.

Seuls les scribes et les pharisiens aveugles, avec ceux qui leur ressemblent, ne veulent pas voir que vous êtes l'Homme-Dieu.

Comment aurait-il pu donner des ordres tels que ceux-ci, Jésus, s'il n'avait pas été vraiment le Fils de Dieu ? Écoutons.

« Jésus, ayant assemblé ses douze Apôtres, leur donna vertu et puissance sur tous les démons, avec le pouvoir de guérir les malades. Et il les envoya prêcher le royaume de Dieu et rendre la santé aux malades. Et il leur dit : Ne portez rien dans le chemin, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'ayez point deux tuniques. En quelque maison que vous entriez, demeurez-y, et ne sortez pas de là. Et partout où l'on ne vous recevra pas, sortez de cette ville, et secouez même la poussière de vos pieds, en témoignage sur eux. Eux donc étant partis, allaient de village en village, évangélisant et guérissant partout. » (Luc ix, 1-6.)

Quel fier langage ! Celui qui a donné un ordre du jour pareil à ses soldats, ne peut être qu'un Dieu ou un fou. Car pour déléguer la puissance de commander aux démons et à la maladie, il faut l'avoir ; et, partant, être Dieu. Celui qui ne l'ayant pas, parlerait de la sorte, évidemment aurait perdu la raison.

Or, dit l'Évangéliste, « eux étant partis allaient de village en village évangélisant et guérissant. » (Luc ix, 6.)

« Étant donc partis, dit St Marc, ils prêchaient qu'on fit pénitence. Et ils chassaient beaucoup de démons ; et ils faisaient des onctions d'huile sur beaucoup de malades, et les guérissaient. » (vi, 12, 13.)

Mais c'est dans saint Matthieu que l'ordre donné aux Apôtres, est exprimé d'une façon royalement divine. « Ne prenez point le chemin des nations, leur dit Jésus, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. Allez, prêchez, disant : Le royaume des cieus est proche. Guérissez les infirmes, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie, dans vos ceintures ; ni sac dans la route, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton : car l'ouvrier mérite sa nourriture..... Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.... gardez-vous des hommes ; car ils vous livreront à leurs tribunaux, et ils vous flagelleront dans leurs synagogues, et vous serez conduits devant les gouverneurs et devant les rois à cause de moi, en témoignage pour eux et pour les nations... et vous serez en haine à tous à cause de mon nom, mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé... Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme : mais plutôt craignez celui qui peut jeter l'âme et le corps dans l'enfer... Quiconque me confessera devant les hommes,

moi aussi je le confesserai devant mon Père, qui est dans les cieus. Mais celui qui m'aura renié devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père, qui est aux cieus... Qui vous reçoit, me reçoit... Et quiconque aura donné à boire, à l'un de ces plus petits, seulement un verre d'eau froide, parce qu'il est mon disciple ; en vérité, je vous le dis, il ne perdra point sa récompense. » (x, 5 - 42.)

Il faut lire ce discours du Sauveur, en entier : c'est une prophétie complète de tout ce qui devait arriver aux Apôtres et à leurs successeurs, de la part du monde, ami du naturel et ennemi du surnaturel ; flattant ses passions et repoussant avec colère ceux qui l'invitent à les vaincre, jusqu'à faire mourir les hérauts de la vérité, et les prophètes du Seigneur.

Jésus parlait donc en Dieu, sachant l'avenir le plus lointain. Qu'on dise, en effet, s'il n'est pas vrai que, de nos jours, le nom de Jésus et de Jésuites n'excite pas la haine dans un certain monde, une haine mystérieuse, qui ne s'explique que par des raisons venant des régions supra-naturelles.

Promettre à ses Apôtres des tourments, et surtout des humiliations ; leur recommander la pratique d'une pauvreté absolue ; leur ordonner de prêcher la pénitence ; les charger de guérir les malades et de ressusciter les morts ; leur prédire le martyre.... Vraiment, si ce programme ne vient pas d'un Dieu, Maître souverain de toutes choses, d'où viendra-t-il ?

Jésus parle donc et agit en Dieu ; à chaque pas, il nous révèle, par quelque trait nouveau, sa divinité. Voyons maintenant comment au lieu de se laisser abattre par les contradictions, notre adorable Maître s'en inspire au contraire, pour apparaître plus grand encore dans ses paroles et ses actes ; plus divin dans sa personne.